Difficile et exigeante : la fraternité chrétienne

Lettre pastorale de Mgr Claude Dagens

La Croix , le 09/04/2013 à 16h39

Texte du secrétariat de Mgr Dagens (\*)

Le 6 septembre, Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, a publié une lettre pastorale invitant les chrétiens du diocèse à redécouvrir et à vivre la fraternité chrétienne à l'occasion de la démarche « Diaconia. Servons la fraternité » en Charente.

***La DC***

Frères et sœurs,

1. C'est de la fraternité chrétienne qu'il s'agit

C'est de la fraternité chrétienne qu'il s'agit dans cette lettre pastorale. Pas de la fraternité en général. Pour une raison importante : nous avons besoin de revaloriser à nos propres yeux cette fraternité chrétienne, de comprendre qu'elle n'est pas faite de bons sentiments, qu'elle n'est même pas un idéal, mais un donné inséparable de la personne du Christ, et qu'elle demande à être pratiquée de façon résolue, solidaire et même radicale, dans notre société qui se passe de Dieu et du Christ. Rassurez-vous, s'il le faut : je ne vais pas dire que les catholiques seuls seraient capables de sentiments fraternels. Ce serait un mensonge, mais je voudrais vous inviter à un examen de conscience : comment cette fraternité chrétienne est-elle vécue parmi nous ? Que faire pour la développer en formant des communautés réellement fraternelles ? Et fraternelles au sens réaliste de ce mot, non pas faites de gens qui s'entendraient toujours facilement, mais d'hommes et de femmes qui apprennent à partager ce qu'ils ont reçu de Dieu, dans le Christ, le Fils du Dieu vivant qui est devenu notre frère. Avec cet avertissement révélateur : « Vous n'avez qu'un maître et vous êtes tous frères » (Mt 23, 8). Et aussi cette promesse : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Mc 3, 35).

On peut le deviner : cette parenté spirituelle, à partir de notre relation au Christ Jésus, est d'une nature particulière. Elle ne se confond pas avec la fraternité humaine que bien des philosophes et des hommes politiques ont cherché à mettre en valeur.

C'est cette « différence » de la fraternité chrétienne que je voudrais souligner, en montrant ses sources et ses enjeux, à l'intérieur de notre société où le déficit de fraternité est si évident.

Et que l'on se rassure encore, s'il le faut : cette lettre pastorale n'est pas l'annonce d'un programme pastoral. Parce que l'Église, qui est le Corps du Christ, ne fonctionne pas à coups de programmes ! Elle fonctionne, ou plutôt elle vit, elle agit, elle témoigne, en repartant sans cesse de l'essentiel, de la personne du Christ Jésus et de cette nouveauté radicale de vie dont il est la source, pas seulement par son Incarnation, mais par sa Passion et sa Pâque. Autrement dit, la fraternité chrétienne passe à travers tout ce qui nous éprouve, à travers nos repliements et nos peurs, et aussi à travers tout ce qui rend notre société fragile, dure et parfois violente.

2. Au seuil d'une année de la foi et de la fraternité chrétiennes

Nous sommes en période de reprise : c'est une joie d'entrer dans cette Année de la foi qu'a voulue notre Pape Benoît XVI, sous le signe du 50e anniversaire du concile Vatican II et de la nouvelle évangélisation !

C'est aussi une joie de participer à l'engagement de l'Église catholique qui est en France, à travers l'opération Diaconia 2013 (1) ! Diaconia : ce terme grec, dont dérive le mot diacre, est un terme très fort. Il n'évoque pas seulement une attitude serviable. Il désigne une façon d'agir, à travers laquelle on ne sert pas seulement les autres, d'une façon vague, mais on se donne vraiment. Et la source de la diaconie chrétienne, c'est le Christ Jésus dans l'acte par lequel « il passe de ce monde à son Père, en aimant les siens jusqu'au bout » (Jn 13, 1), et en manifestant cet amour à travers le geste fraternel du lavement des pieds et à travers le geste liturgique de la fraction du pain. Voilà les actes fondateurs de la fraternité chrétienne que nous sommes appelés à pratiquer en tant que disciples et frères du Christ.

Il n'y a donc pas deux Églises : d'un côté, une Église « spirituelle », qui ne se préoccuperait que de l'initiation chrétienne, de la prière, de la liturgie et des sacrements, et de l'autre côté, une Église « sociale », qui s'engagerait dans le monde en luttant contre les injustices, les inégalités, le racisme et les violences en tout genre.

Il n'y a qu'un seul Corps du Christ, une seule Église qui, parce qu'elle a sa source dans la personne et le mystère du Christ, apprend sans cesse à croire en Lui, à l'annoncer, à le prier, à le célébrer et à témoigner, en paroles et en actes, de son Amour vainqueur du mal et de la mort.

3. Fraternité chrétienne et fraternité républicaine

Il y a eu, dans notre histoire, des époques où l'on a cru pouvoir « laïciser » la fraternité chrétienne, face à une Église qui ne la pratiquait pas assez ou même la trahissait, par des attitudes conquérantes et hégémoniques. Et l'on sait bien – le Pape Jean-Paul II l'avait dit publiquement en juin 1980, lors de sa première visite en France, dans son discours du Bourget – que la devise républicaine proclamée par les hommes de la Révolution avait des racines chrétiennes, et en particulier la fraternité (2).

Mais, au risque d'être trop bref, il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui, deux siècles après la philosophie des Lumières et le grand rêve d'une République éducatrice, nous sommes tous témoins d'une désacralisation accentuée de cet idéal, dont on voulait faire le ciment de la nation française.

Dans l'un de ses derniers livres, intitulé Le moment fraternité, Régis Debray le dit à sa manière, qui est éloquente et décapante : « En France, la fraternité est une vieille cousine qui s'est fondue dans le décor, mais qui fait tapisserie, et personne ne l'invite à danser. On se souvient vaguement qu'elle tournait tous les cœurs, dans sa folle jeunesse, au XIXe siècle, quand elle courait les barricades et les sociétés ouvrières. Il serait impoli de lui demander de partir, mais ce qu'elle fait encore là, personne ne le sait. Les sciences sociales lui tournent le dos, les marchés n'en ont cure, les libéraux lui préfèrent la compassion et nos socialistes honteux la trouvent tocarde… » (3). Et Régis Debray va longuement développer les raisons et les conséquences de cette désacralisation de la fraternité républicaine, essentiellement liée à l'avènement d'un individualisme envahissant, et aujourd'hui inquiet.

Je ne prétends pas qu'il faudrait réhabiliter la fraternité chrétienne pour combler le vide laissé par la fraternité républicaine.

Dans ce contexte nouveau, nous sommes simplement appelés à être nous-mêmes : des disciples du Christ Jésus, qui doivent comprendre davantage que l'on ne peut pas dire « Notre Père », sans devenir « fils dans le Fils », et sans mesurer les exigences de cette nouvelle fraternité qui ne vient pas d'en bas, mais d'en haut, du Christ Jésus, notre frère.

Et cette fraternité chrétienne inclut, du même mouvement, la relation au Christ et l'appartenance au Corps du Christ, à l'Église. Car, comme l'écrit encore Régis Debray, il peut exister des appartenances sans fraternité, mais il n'existe pas de fraternité sans appartenance. « Il y a des nous sans fraternité, mais il n'y a pas de fraternité sans nous. » (ibid., p. 15). Et cela vaut, de façon spécifique, pour la fraternité chrétienne.

4. La fraternité chrétienne est toujours à l'épreuve

Nous sommes presque tous très sensibles aux déchirures et aux échecs de la fraternité chrétienne. D'autant plus que ces expériences négatives sont plus visibles que les expériences positives. À cause de « ces jalousies et ces disputes », comme l'écrit l'apôtre Paul aux chrétiens de Corinthe, qui rendent la vie commune impossible. De ces rancunes que l'on rumine et qui peuvent, à la moindre occasion, provoquer des explosions de colère. Et aussi de ces réactions de mépris, de rejet, de discrimination, qui risquent de briser des personnes fragiles, et nous sommes tous fragiles.

Que ce soit dans nos familles ou dans nos paroisses, nous souffrons, souvent sans le dire, de ces attitudes qui équivalent à une négation pratique de la fraternité chrétienne. Et il ne suffit pas alors de faire assaut de bons sentiments pour réparer ce qui a été brisé. Il y faut de longues patiences, et aussi des explications aussi franches que possible. On comprend ainsi ce qu'est vraiment la fraternité chrétienne : non pas un idéal inaccessible, mais un combat, et les ministres de la communion dans le Christ, évêques, prêtres et diacres, sont au service de ce travail permanent de réconciliation.

Mais, même si nous souffrons de ces échecs si réels de la fraternité chrétienne, il faut reconnaître cet autre phénomène, aussi réel que le premier : la fraternité chrétienne est réellement vécue parmi nous, et elle a de multiples formes. Il y a d'abord tous ces signes et tous ces actes à travers lesquels s'exprime l'attention mutuelle, la bienveillance, la compréhension, la confiance, la bonté. Et je n'oublie pas que pour Madeleine Delbrêl, dans la banlieue ouvrière d'Ivry, et pour Charles de Foucauld au milieu des Touaregs du Sahara, la plus belle manifestation de la nouveauté chrétienne, c'est ce qu'ils appellent l'un et l'autre « la pastorale de la bonté ». Et cette bonté-là est forte : elle ne succombe jamais à la peur des autres ; elle espère toujours, elle ose agir sans cesse pour le bien de chacun, souvent sans paroles, mais avec une ténacité inébranlable. Comme le faisait ce chrétien inconnu pour lequel un militant communiste disait jadis son admiration à Madeleine Delbrêl : « J'ai connu un chrétien que je n'oublierai jamais. C'était un homme extraordinaire : il prenait à cœur tout ce qui arrivait aux autres ; il ne parlait jamais de ce qui lui arrivait ; il ne se défendait pas quand on lui voulait du mal » (4).

Nous connaissons tous des gens pareils à ce chrétien : il faut rendre grâce pour ces présences réelles et souvent à peine visibles qui font partie du paysage réel de nos communautés. Il faut rendre grâce pour cette fraternité chrétienne pratiquée dans la discrétion, par des actes peu apparents, mais très efficaces.

Et le plus beau est peut-être que cette lumière de la fraternité chrétienne, on la perçoit aussi dans nos églises, dans le silence de la prière, et au cœur même de l'Eucharistie : il y a des moments où ces silences parlent de ce qui nous dépasse, de la source invisible et réelle de l'Amour du Dieu vivant qui nous rassemble et nous façonne secrètement. Dans ces moments-là, la fraternité chrétienne devient sacramentelle : elle est le signe efficace de la présence à nos côtés de Jésus-Christ, notre frère.

5. La fraternité chrétienne abolit les frontières et en crée de nouvelles

Mais les épreuves et les merveilles de la fraternité chrétienne ne peuvent pas masquer ce qui la caractérise en profondeur et de façon paradoxale : la fraternité chrétienne abolit des frontières humaines, mais elle en crée de nouvelles, que nous avons à reconnaître.

C'est l'expérience des premières communautés chrétiennes à l'intérieur de l'Empire romain dont les structures sociales étaient fortement hiérarchisées. L'apôtre Paul insiste souvent sur cette égalité et cette fraternité qui ont leur source dans le baptême : « Vous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus ni homme, ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus. » (Ga 3, 27-28). L'appartenance au Christ abolit les distinctions sociales et religieuses. La fraternité chrétienne, celle qui provient du Christ Sauveur, dépasse réellement les frontières intérieures à la société.

De nos jours également, cette conscience d'un dépassement des frontières existe spontanément chez les catéchumènes : ces hommes et ces femmes qui reçoivent le baptême savent que l'Église dans laquelle ils entrent est une famille où l'on ne tient pas compte des différences habituelles qui marquent notre société. Ils perçoivent fortement cette nouveauté. Ils aspirent à la vérifier. Ils nous le demandent et nous, les anciens baptisés, nous sommes appelés à accueillir ces nouveaux baptisés non pas comme de nouveaux adhérents au système catholique, mais comme un don de Dieu qui, par eux, nous incite à vivre davantage de la fraternité chrétienne.

Et souvent aussi, des immigrés qui sont parmi nous, des Africains ou des Asiatiques, ou simplement des gens venus d'ailleurs pour les études ou le travail, ou pour des raisons plus personnelles, attendent de trouver dans nos communautés des « lieux fraternels », comme l'on dit. Il ne s'agit pas d'un accueil momentané : il s'agit, en les accueillant, de comprendre nous-mêmes que nos communautés sont catholiques, c'est-à-dire liées à l'ouverture du Christ à tous les peuples de la terre. Quelle joie pour nous d'être associés aux chants, aux gestes, à la prière de ces hommes et de ces femmes qui ont une conscience presque immédiate de notre commune appartenance à l'unique genre humain !

Il est beau et bon de faire cette expérience sensible de la fraternité chrétienne, grâce à ceux et celles que Dieu nous envoie. Mais, en même temps, il faut reconnaître que la fraternité chrétienne vécue dans l'Église, tout en demeurant ouverte à tous, comporte des frontières. Ce n'est pas une limitation de la communion catholique ou une réduction de son caractère universel. C'est une façon concrète de manifester la nouveauté de l'Église comme Corps du Christ.

Se grouper, c'est toujours, d'une certaine façon, se distinguer et même se séparer des autres. Toute fraternité humaine, familiale ou nationale, crée en quelque sorte deux zones différentes : l'espace des relations entre « frères », et ce qui est extérieur à cet espace. On ne peut pas abolir cette tension fondamentale.

Cela vaut aussi pour le Corps du Christ : pour être « ouverts aux autres », comme nous le disons si facilement, il faut « commencer par séparer, pour former une communauté fraternelle définie et saisissable, qui rende concrètement réalisable cette totalité qui n'était d'abord que vaine rêverie. » (5). Et c'est pourquoi, dans ses lettres, l'apôtre Paul, tout en soulignant la nouveauté radicale de la fraternité chrétienne, insiste sur la distance nécessaire par rapport aux « gens du dehors », aux non-chrétiens et aux non-croyants : « Ne formez pas d'attelage disparate avec les incrédules ; quelle association peut-il y avoir entre la justice et l'impiété ? Quelle union entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre le Christ et Bélial ? Quelle relation entre le croyant et l'incrédule ? Qu'y a-t-il de commun entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes, nous, le Temple du Dieu vivant. » (2 Co 6, 14-16).

Comprenons bien : il ne s'agit pas de faire la guerre aux incroyants. Il s'agit de consentir aux limites de l'Église, en tant qu'elle réunit ceux et celles qui acceptent de renaître dans le Christ et de vivre de lui. Et c'est Jésus lui-même qui a désigné comme ses frères et sœurs non pas tous les hommes indistinctement, mais ceux-là seulement qui s'ouvrent à Dieu pour faire sa volonté : « Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. » (Mc 3, 35).

Encore une fois, cet appel n'entraîne pas une fermeture de l'Église, mais une reconnaissance de ses limites, et, en même temps, elle laisse entrevoir les exigences concrètes de la fraternité chrétienne. Car il n'y a pas de fraternité chrétienne sans appartenance au Christ et au Corps du Christ. Nous aurions une conception mutilée de la fraternité chrétienne si nous la réduisions à une vague « ouverture aux autres ». Cette année consacrée à la fraternité chrétienne doit nous inciter à comprendre toutes les dimensions de cette fraternité : l'ouverture primordiale à la personne du Christ et à son Corps vivant, et, à partir de cette ouverture primordiale, la découverte de ce qu'est le « sacrement du frère », à travers ceux et celles qui sont à la porte ou au bord du chemin et qui attendent des signes et des actes de reconnaissance. Puisque Jésus lui-même s'engage à venir à nous à travers ces « petits qui sont ses frères » (Mt 25, 40) et qui ont faim et soif de pain, d'eau, et aussi de liberté et d'espérance, comme l'affirme la grande parabole du jugement dernier.

6. Les exigences de la fraternité chrétienne

On l'a déjà compris : la fraternité chrétienne comporte une dimension sociale. Elle n'est pas une affaire de sentiments, mais de pratiques. Et, dans le petit livre déjà cité, le jeune théologien Joseph Ratzinger précisait ces pratiques avec clarté : « Pour que la fraternité chrétienne comme telle devienne une réalité vivante, il est nécessaire avant tout qu'y soient vécues la connaissance de la paternité de Dieu et l'unité par grâce avec le Christ Jésus. » (op. cit., p. 57).

Tout commence par le Notre Père, avec toutes les implications de cette prière qui vient de Jésus, le Fils. Le « notre » du Notre Père est aussi important que la reconnaissance de la paternité de Dieu : en prononçant ces paroles, nous nous insérons nous-mêmes dans un ensemble vivant, nous pratiquons par la prière le nous de notre être chrétien. « Le “Notre Père” chrétien n'est pas l'appel d'une âme qui ne connaît rien que Dieu et soi-même, mais il est lié à la communauté des frères avec lesquels nous formons ensemble le Christ unique, en qui et par qui nous avons le pouvoir et le droit de dire “Père”, parce qu'en lui et par lui seulement, nous sommes enfants de Dieu. » (ibid., p. 66).

Attention à nous lorsque nous prononçons cette prière ! Il ne suffit pas de la connaître par cœur et de la dévider promptement. C'est l'heure, en la disant, de vérifier ce qui nous lie, vers le haut, à ce Père des cieux et, d'une façon comme horizontale, à ce qui nous réunit les uns aux autres dans la fraternité chrétienne. Que l'on dise cette prière du Notre Père comme un acte qui nous engage !

C'est ainsi que nous entrons dans ce domaine qui se distingue de toutes les autres fraternités humaines dépassant le cercle de la consanguinité. Nous sommes frères dans le Christ, nous sommes incorporés au Christ, en lui se réalise et se vérifie notre identité d'enfants de Dieu : « Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : “Abba, Père” » (Rm 8, 15). Voilà la première exigence pratique de notre fraternité chrétienne : la prière commune du Notre Père, par laquelle nous nous reconnaissons « fils dans le Fils ».

Et cette incorporation au Christ a des conséquences concrètes : on ne peut pas entrer dans le Christ sans apprendre, si peu que ce soit, à s'oublier soi-même, à sortir de son « moi », dans lequel il est si facile de rester enfermé. De sorte que la morale chrétienne est une morale du Corps du Christ : elle n'appelle pas d'abord à l'héroïsme, ni même à des actes extraordinairement généreux. Elle appelle à dépasser les limites de son individualité. Elle implique ce travail permanent par lequel on découvre les autres non pas comme des menaces, mais comme des frères.

Des jeunes disent aujourd'hui facilement que ce qu'ils redoutent, ce sont les regards des autres. Et nous, adultes, nous faisons la même expérience, surtout si nous sommes prisonniers de ce système d'images où l'on ne voit plus que soi-même. Non, l'enfer, ce n'est pas les autres. L'enfer que nous créons nous-mêmes, c'est le refus de la fraternité. C'est la victoire de la peur. C'est le culte de soi et de son petit groupe, voire de sa chapelle, et parfois de sa nation, si elle exclut les autres nations.

Quel travail nous attend à l'intérieur de notre société si fragmentée, si fracturée et qui provoque tant de cassures ! C'est dans ce cadre-là que les actes constitutifs de la fraternité chrétienne prennent toute leur importance. Ils constituent et façonnent l'Église et, en même temps, ils font d'elle un signe de fraternité à l'intérieur de ces cassures.

7. Pour une évangélisation fraternelle

Incorporés au Christ par le baptême et par l'Eucharistie, réincorporés à Lui par le sacrement de réconciliation, nous sommes appelés à vivre de Lui et comme Lui, à partir de ses deux gestes inséparables : il s'abaisse aux pieds de ses disciples pour les saisir entre ses mains et les laver, et, plus tard, avec ces mêmes mains de frère, il prend le pain et le rompt : « Mon corps livré pour vous. »

Va-et-vient permanent entre le geste fraternel et l'acte liturgique, entre le service des hommes et la participation à l'Eucharistie.

Et nous sommes là du côté de la Passion et de la Pâque. La fraternité chrétienne passe aussi par là : comme tout amour véritable, l'amour fraternel n'est pas fait seulement d'émerveillement. Il est fait aussi de souffrance. Parce qu'il y a des moments où la fraternité se défait, où des frères abandonnent ou trahissent, et deviennent ce que l'apôtre Paul appelle des « faux frères » (pseudadelphoi) (2 Co 11, 26).

À ces moments-là, il ne faut pas rêver de réparations magiques. Il faut vivre du Christ, en consentant à plonger dans sa Pâque, à être « des agneaux au milieu des loups » (Mt 10, 16). Mais, dans le Christ, la fraternité chrétienne demeure : nous ne sommes jamais situés les uns contre les autres, mais nous demeurons les uns auprès des autres et les uns pour les autres.

Si l'Église tout entière peut être appelée « fraternité », c'est pour cela : pour demeurer, à partir du Christ et dans le Christ, au service du Salut de tous. Mystérieusement et rudement.

Oui, la fraternité chrétienne est difficile et exigeante. Madeleine Delbrêl savait cela, elle l'a pratiquée et elle l'a dit avec une force étonnante :

« Quoi que nous soyons les uns pour les autres par les relations de la chair et du sang, de l'affection et de l'amitié, de la société et de la proximité, nous resterons toujours des frères d'origine et de salut. C'est un fait : il faut le vivre.

Quand nous pratiquons une charité qui se veut le droit d'être maternelle, éducative, rectificative, nous dérapons du sol ferme de la réalité : nous ne sommes plus frères.

Près d'un incroyant, la charité devient évangélisation, mais cette évangélisation ne peut être que fraternelle. Nous ne venons pas offrir de partager généreusement ce qui serait à nous, c'est-à-dire Dieu. Nous ne venons pas comme des justes parmi des pécheurs, comme des gens qui ont conquis des diplômes parmi des gens incultes ; nous venons parler d'un Père commun, connu des uns, ignoré des autres ; comme des pardonnés, non comme des innocents ; comme des gens qui ont eu la chance d'être appelés à croire, de recevoir la foi, mais de la recevoir comme un bien qui n'est pas à nous, qui est déposé en nous pour le monde : de cela découle toute une façon d'être » (6). Cette façon d'être s'appelle la fraternité chrétienne, si difficile et si exigeante.

Fraternellement à ceux et celles qui liront cette lettre !

Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême,

en l'abbaye de Maumont, le 6 septembre 2012.